

Célébrations

Marc Feld s'est formé à la perfection du geste qui dans l'espace permet d'escamoter un objet visible pour en faire surgir un autre. Entre ces deux instants, quelque chose comme un suspens invisible règne, écart subtil dans lequel le temps s'estompe et le souffle se retient.

En choisissant de plonger dans l'univers à deux dimensions de la feuille de papier ou du tableau, il a non seulement fait glisser les gestes de la prestidigitation vers le dessin et la peinture, mais il les a amplifiés jusqu'à en faire le principe axiomatique d'un engendrement de lignes, de mouvement, de formes et de rythmes.

Devant lui, l'emportant alors au-delà de lui-même, ses mains sont devenues les instruments d'une musique visuelle qui l'ont entraîné dans des univers à la fois terrestres et cosmiques. Il a eu à la fois la force de suivre ses mains et d'en contenir la puissance d'expression, donnant ainsi naissance à des compte-rendus visibles de voyages qui s'effectuent au-delà des images.

La peinture de Marc Feld, qui prend sa source dans le courant généreux et puissant de l'abstraction lyrique, est en même temps gestuelle et mentale, cosmique et chthonienne, colorée et en noir et blanc, sinueuse et fractale, révélatrice et créatrice.

S'il travaille par série ou par ensemble, c'est que chaque geste ouvre un monde et qu'il ne peut le quitter, ce monde que ses mains lui font voir, qu'après l'avoir parcouru littéralement en tous sens.

Pour Marc Feld, la main est un appareil d'enregistrement des secousses sismiques de l'esprit, le sien bien sûr, mais en ce qu'il y est connecté, celui du monde qui l'entoure. Lorsqu'il travaille, on peut dire qu'il s'oublie comme personne pour se révéler comme force. Les trois courants qui constituent l'œil, le cerveau et le corps sont comme torsadés par les gestes de la main qui les relie en une danse, un événement pictural et plastique dont la dimension incontrôlable constitue le danger et le défi.

Peindre, pour Marc Feld, c'est faire un pas au-delà de l'angoisse de vivre et en ressortir en lançant vers le ciel de la feuille ou de la toile comme autant d'aveux impossibles, des lignes, des traits, des balayages d'encre, jusqu'à ce que, de ce chaos quelque chose sorte ou que ce chaos se révèle être lui-même porté par une forme

d'ordre supra-visible, comme le sont les vagues agitées d'un océan tempétueux.

La série *Au vif du monde*, qui s'ouvre en 2007 constitue une véritable déclaration d'intention de la part de Marc Feld. Dans les toiles de cette série, il concentre toutes ses forces sur ce moment fascinant du jaillissement, celui que l'on peut voir lorsque la lave s'élanche vers le ciel ou dévale les pentes du volcan. Le geste est ample, puis il semble qu'il se concentre sur une partie de la surface et replonge dans le geste précédent ayant déposé sur la toile un fond de couleur puissant, avant d'en ressortir sous nos yeux médusés sous la forme d'un geste coloré pur.

La seconde grande trame de gestes a à voir avec le rythme. Certaines œuvres, hommages directs à de grandes figures du jazz, en témoignent qui souvent sur des feuilles de papier déploie des séries brèves à l'intensité d'un solo de batterie, de saxo ou de basse.

Peindre en laissant la main seule « décider », c'est se confronter aux deux grands gestes primaires qui nous hantent, l'empreinte et la griffure. Dans un cas, on dépose la marque de son corps, de sa main par exemple, sur une surface, dans l'autre on se sert de son corps, de sa main donc, comme d'une griffe et l'on gratte jusqu'à imaginer creuser le mur, la paroi ou la surface comme si devait finir par jaillir de l'envers des choses le semence vitale même. Un troisième geste vient s'ajouter, celui du balayage, plus ample, plus indécis et pourtant plus indicatif, comme si ce qu'il faisait passer sur la toile nous signalait qu'il y a encore quelque chose d'autre à voir au-delà du visible. Le plus souvent ces gestes fonctionnent ensemble sur une même surface, car ils habitent en même temps le corps-pensée que chacun de nous « est ». Mais chaque série est porteuse d'une spécificité.

On voit par exemple que celle intitulée *Fanfare fragile* se joue dans la répétition « hystérique » de traits limités jusqu'à permettre de saisir le détail de l'océan monde dans sa mobilité même. Parfois, le geste semble donner naissance à une figure ou une forme comme dans *Paroi* ou *Caverne*. Alors la peinture de Marc Feld renoue avec le fondement même de toute représentation qui est de faire venir au monde une part visible de la nuit.

Ces peintures là relèvent du quatrième geste, si l'on peut l'appeler ainsi, celui plus global et composé de tous les autres, le geste de la révélation. De tableau en tableau,

de dessin en dessin, de geste en geste, c'est le rythme de la trame secrète du monde que Marc Feld perçoit avec une acuité de sismographe éveillé et qu'il fait remonter jusqu'à nous. C'est à la célébration de la grande fête intime et cosmique que chacun de nous vit et incarne à la fois que chacune de ses œuvres nous invite et dans laquelle, littéralement elle nous plonge.

JLP 02 01 16

Jean-Louis Poitevin, critique d'art

Jean-Louis Poitevin est écrivain et critique d'art. Docteur en philosophie, il est l'auteur de nombreux livres et articles sur l'art contemporain en particulier. De 2000 à 2004, il a dirigé les instituts français de Stuttgart et d'Innsbruck. Parmi ses dernières publications : *Polyptyque*, Éditions Alliage's, 2005. (Essais sur neuf artistes contemporains) ; *Schreber Président*, ouvrage collectif, Fage éditions, 2006 ; *Le Musée du Point de Vue*, Éditions de l'œil, 2007 (Essai sur l'œuvre de Jean-Daniel Berclaz).

Prolégomènes à une ontologie postapocalyptique, remarques sur les images de Cindy Sherman / Dans Du cinéma à la psychanalyse, le féminin interrogé (ERES, 2013).

L'image liquide ou voir au bord de la noyade : remarques sur la mutation du statut des images au début du XXI^e siècle / Dans Figures de la psychanalyse 2015/2 (n° 30)